This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

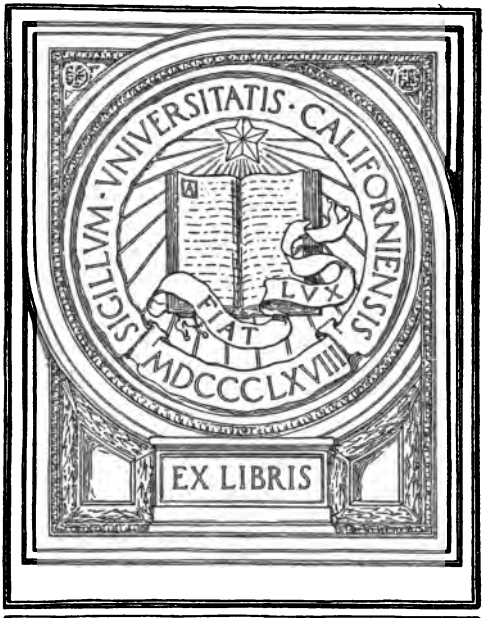
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

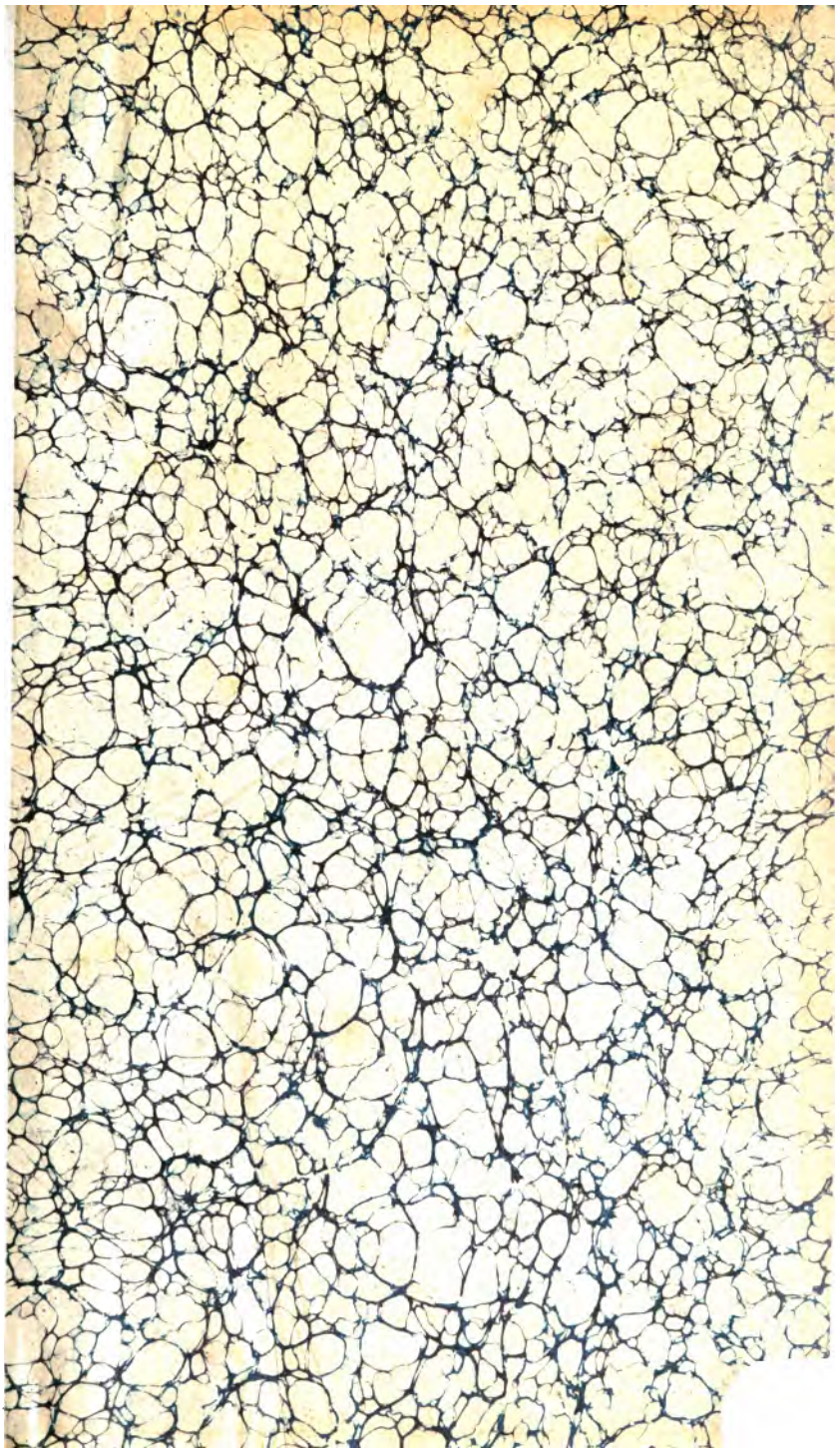
**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 122 520

·FROM·THE·
·COLLECTION·OF·
·LEON·CLERBOIS·





# LA

# LIBERTÉ DE LA PRESSE

La liberté de la Presse Périodique, c'est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête des gouvernements.

**Prix : 50 centimes.**

BORDEAUX
Mme Vve ROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE-BORDELAISE, 15 ET 17

1859

Z 657
L6

Bordeaux. — Imprimerie de Ch. POINSOT, rue Montméjean, 7.

LA

# LIBERTÉ DE LA PRESSE.

La liberté de la Presse Périodique, c'est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête des gouvernements.

La liberté de la Presse !... Il y a peu de jours encore, c'était l'espérance souriant aux écrivains qui ont pour théâtre de leurs exploits ces carrés de papier appelés journaux périodiques, et que le plus grand nombre considèrent comme les flambeaux de la civilisation.

Par sa circulaire du 18 septembre, S. E. le Ministre de l'Intérieur est venu changer la face

911206

UNIV. OF CALIFORNIA



des choses, et lever tous les doutes relatifs à une prochaine modification du décret du 17 février 1852 sur la Presse.

La note insérée la veille à ce sujet au *Moniteur* avait besoin d'être catégoriquement expliquée ; après avoir lu les instructions ministérielles à Messieurs les Préfets, il n'est plus permis de compter, quant à présent du moins, qu'un changement sera apporté à la législation actuelle.

L'assurance donnée par le gouvernement « *de ne pas laisser affaiblir en ses mains le principe de son autorité* » ne manquera pas de faire des mécontents, mais elle rassurera les esprits sages et éclairés qui craignaient, après le grand acte généreux de l'amnistie, que S. M. l'Empereur ne rétablit la liberté de la Presse Périodique.

« *Les journaux,* a dit Monsieur le Ministre, *sont des forces collectives organisées dans l'État ;* » or, deux forces sociales ayant chacune

des tendances opposées, ne peuvent amener que des dissensions civiles, détruire la stabilité et pousser l'exaltation révolutionnaire jusqu'à ses dernières limites. Donc, la conséquence naturelle et immédiate de cet aperçu, c'est qu'il ne faut pas donner à la Presse Périodique les moyens de pouvoir abuser de son influence sur le peuple contre le gouvernement.

Le journalisme politique est pour les uns une affaire purement commerciale ; pour les autres c'est un chemin facile qui mène aux honneurs. Quoi de plus naturel alors que chacun travaille en vue de ses intérêts privés et ferme sa porte aux intérêts généraux, à moins que ceux-ci ne favorisent heureusement le leur en particulier.

On me dira assurément que je suis ici injuste et exclusif, que la Presse Périodique a rendu de très grands services ; je le reconnais. Mais niera-t-on le mal qu'elle a fait ?

Qui a appris au peuple à méconnaître ses devoirs envers le gouvernement du pays ?

Qui a soulevé les passions violentes des classes inférieures afin d'en faire une arme contre le Chef de l'État ?

Qui a affaibli, détruit par ses enseignements les barrières qui s'opposaient à l'irruption des principes subversifs, et en a facilité le débordement sur l'ordre social, qu'ils ont si souvent troublé de leurs fureurs ? N'est-ce pas la Presse Périodique, ou du moins le plus grand nombre de ses organes, dont l'ambition opiniâtre, sans limites morales, n'a jamais reculé devant aucun moyen pour atteindre son but ?

A-t-on jamais vu un journal courber la tête devant une mesure juste, mais énergique, qui froisse ses intérêts et dont le pouvoir a pris l'initiative ? Non. La plume qui hier encore ne tarissait pas d'éloges déversera le blâme à pleins bords aujourd'hui, et si la loi ne lui en ôte les moyens, elle ne reculera pas devant une accusation, même déloyale.

Telle a été, telle sera toujours la Presse Périodique, que les intéressés ont sans cesse cherché à poser comme un principe indispensable au bien être et à l'instruction du peuple.

Sans la faculté souveraine de pouvoir chaque jour penser tout haut, de dire à la face des nations ce que la tête ou le cœur vous inspire, de discuter les actes du gouvernement, de mettre en question les bases fondamentales sur lesquelles repose l'ordre social, de controverser sur tout, même sur l'existence de Dieu, ils vous diront que l'homme n'est plus qu'un être rivé à la chaîne du plus dégradant esclavage.

La Presse Périodique !...

Est-ce donc elle qui a enseigné à l'humanité la pratique de ces innombrables vertus se résumant dans ces deux mots : justice et charité ?

A-t-elle jamais constitué : La franchise en politique ? Le désintéressement ? La loyauté dans la discussion ? Le dévouement au bonheur

du peuple et à la gloire de la patrie ? Non, mille fois non.

Ici j'entends un *tollé* général s'élever contre moi, mais mon opinion n'en reste pas moins ferme et inébranlable, s'appuyant sur l'expérience du passé.

A mon sens, le principe de la liberté de la Presse Périodique doit être régi par des lois sévères qui permettent l'usage et répriment efficacement l'abus. Sans ce contrôle, la liberté n'est plus que la licence qui détruit elle-même tous les éléments de liberté, et celle-ci n'a jamais été si peu le privilége de la Presse Périodique, qu'aux époques où elle ne connaissait pas de limites.

La preuve, dites-vous ? Prenez les feuilles publiques parues depuis 89 jusqu'au moment où Napoléon Ier mit un frein à l'ardeur des écrivains de la révolution, et vous verrez ceux-ci laissant guider leur plume par la haine qui les ronge, tandis que ceux-là, dominés par la

peur, sont entraînés à une foule d'écarts, indignes de l'homme et du publiciste.

Est-ce là, je vous le demande, de la liberté ?

Plus près de nous, voyez la Restauration ! De quelles injustices la Presse Périodique ne s'est-elle pas rendue coupable à son égard ?

Tout ce qui fut écrit alors émanait-il d'esprits bien convaincus, n'ayant d'autre mobile que le triomphe du bon droit et de la vérité ?

Et sous le gouvernement de Juillet !

Quelles diatribes n'a-t-on pas éditées contre Louis-Philippe ? qui était cependant un roi très libéral.

Consultez encore la collection des journaux de 1849 à 1852, et osez dire que leur polémique contre le chef du pouvoir était le résultat de convictions loyalement établies, et non l'expression d'une rancune impitoyable, provoquée par des espérances déçues ?

Qui a entretenu le foyer révolutionnaire dont la flamme éclata violemment en 1830 et en 1848 ? L'incurie ou le despotisme des gouvernements ? Non. C'est la Presse Périodique, dont les hommes ambitieux, avides à la curée, ayant soif du pouvoir, ont toujours abusé afin d'anéantir à leur profit le principe d'autorité.

Et c'est après tant de faits écrasants que l'on vient réclamer la liberté de *tout écrire*, liberté modifiée dans des circonstances exceptionnelles, où la tranquilité et l'avenir du pays se trouvaient en péril !

Il est beau, c'est vrai, de pouvoir manifester sans contrainte l'expression de sa pensée, de blâmer les tendances du gouvernement et de l'administration, de donner des conseils plus ou moins désintéressés, mais bien des *mots* dangereux peuvent s'échapper de cette boîte de Pandore que les écrivains en général et les journalistes en particulier cherchent à ouvrir,

et au fond de laquelle on ne trouverait même plus l'espérance !

Oui, sous l'empire des lois qui régissent la presse aujourd'hui, l'action du journalisme se trouve peut-être affaiblie pour le bien, mais elle l'est beaucoup aussi pour le mal, ce qui est une compensation dont il ne faut pas méconnaître la portée.

Que l'on donne à la Presse Périodique toute liberté pour accomplir des œuvres utiles, mais qu'on ne lui rende pas la latitude de nuire aux institutions qui nous régissent.

Les leçons du passé ne doivent pas être perdues, et comme il est acquis que les écrivains de notre époque ne sont ni meilleurs ni plus sages que ceux d'autrefois, il faut nécessairement leur opposer des barrières rigoureuses, afin de mettre le principe d'autorité à l'abri de ces attaques impitoyables comme nous en avons vu trop souvent, et qui n'ont jamais abouti qu'à créer des embarras sérieux.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que je prétends ne pas reconnaître à cette régle générale de nobles et généreuses exceptions, mais les méchants ont toujours primé les gens de bien, et ce ne sont pas ces derniers qui se plaindront des mesures conservatrices prises par le pouvoir.

Pour moi, la liberté de la Presse Périodique, c'est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête des gouvernements.

Je sais bien qu'on peut m'opposer le système qui fonctionne en Angleterre, mais il faut faire la part de la grande différence qui existe dans le caractère des peuples français et anglais.

Sans doute la liberté de la Presse Périodique peut rendre à l'humanité, à l'ordre social d'incontestables services, mais elle peut aussi, et les exemples sont là qui parlent bien haut, pervertir les esprits, dénigrer les actes les plus simples comme les plus généreux de celui qui gouverne, et en tirer des conséquences de na-

ture à pousser les masses à s'insurger contre lui.

La Restauration donna à la Presse Périodique une liberté dont elle avait été privée sous le règne précédent, et malgré tous ses efforts appuyés sur les lois qu'elle créa par la suite, la Restauration est tombée sous les coups de la Presse Périodique.

Par la Charte de 1830, Louis-Philippe confirma le principe de la liberté de la Presse établi par l'Assemblée Constituante, et Louis-Philippe en a été la royale victime.

L'Empereur Napoléon III paraît avoir une connaissance trop approfondie des hommes, pour se laisser guider dans cette circonstance par son esprit libéral, et si jamais il touche à la législation actuelle de la Presse Périodique, je ne désire pas que ce soit pour rendre à celle-ci *toute* sa liberté d'action.

Et cependant la liberté, je la veux ; je l'aime autant que personne puisse l'aimer, mais je veux, ainsi que je l'ai dit tout-à-l'heure, la liberté qui permette l'usage et interdisse l'abus. Je veux, alors que les hommes de plume ne se possèdent pas assez pour maîtriser leurs passions, que celui qui gouverne ait les moyens de punir comme il a ceux de récompenser, car sans cela il n'est pas de gouvernement possible, et celui-ci fut-il encore plus libéral, sera toujours le point de mire sur lequel tireront les intrigants de bas étage, à qui sa largesse n'aura pas jeté en pâture un os à ronger.

Toutes les révolutions ont été faites pour et au nom de la liberté, toujours invoquée lorsqu'il s'est agi de renverser l'ordre de choses établi. On demande aujourd'hui la liberté de la Presse Périodique ; si le gouvernement l'accordait, que ne lui demanderait-on pas demain ! ! . . . . . .
. . . . . .

# LA PETITE PRESSE.

Imprimerie du Commerce.

# LA
# PETITE PRESSE

**Justin GARI**

Redacteur en chef de LA LORGNETTE

BORDEAUX.

IMPRIMERIE DU COMMERCE DE CH. POINSOT, RUE MONTMEJEAN

# LA PETITE PRESSE.

## I.

### *Qu'est-ce que la Petite Presse?*

La *Petite Presse* a toujours été en butte à des attaques de tous genres. Celles qui se produisent au grand jour sont dans le droit, et nous leur en voulons d'autant moins qu'il nous est aisé d'y répondre. Mais le plus souvent ces attaques sont sourdes, car l'accusée a généralement bec et ongles sous tous les rapports, et son avantage serait trop grand contre la partie la plus dangereuse de ses détracteurs, pour que celle-ci agisse à visage découvert.

Ce qui nous est le plus pénible dans tout cela, c'est que nombre d'honnêtes gens se laissent entraîner contre la *Petite Presse* par les finassiers et les Fesse-Mathieu dont elle est la terreur ; de même, — et si éloigné qu'il soit ce rapprochement nous est un grand honneur, — les personnes pieuses du règne de Louis XIV se rangeaient avec les faux dévots contre *Tartufe.*

Nous n'avons d'autre but en écrivant ceci, que celui de rechercher quels sont les reproches adressés à la classe de journaux qui constitue la *Petite Presse.* —Pour aujourd'hui nous ne voulons qu'expliquer cette catégorie, en examiner les éléments et soutenir sa raison d'être.

C'est exclusivement la *Presse Politique* qu'on appelle en France la *Grande Presse.* Le cautionnement qu'elle est tenue de verser, est sans doute pour beaucoup dans les motifs de cette

appellation flatteuse, car tout ce qui repose sur des écus jouit déjà par cela seul, et en dehors de tout mérite, d'une dose notable de considération, dans notre pays et dans bien d'autres.

Cependant, par cela même qu'il est forcé d'être riche, chaque organe de cette presse, quand il n'a pas tout simplement la spéculation pour but, ce que permettent certaines conditions que nous n'avons pas à examiner ici, est toujours le fruit d'une association d'hommes politiques, de membres d'une coterie ou d'un parti; ce sont là les hommes qui se préoccupent le moins des choses leur paraissant en dehors de leur spécialité.

De plus, surtout dans nos villes de province, il est bien rare que ces hommes ne soient pas obsédés par une foule d'artistes médiocres dont les intrigues font les succès, par les prétentions ridicules et encombrantes des réputations de

clocher, par ce feu sacré de la réclame qui brûle aujourd'hui si ardemment dans le cerveau des industriels! Pour peu que chacun des gros bonnets d'un grand journal apporte aux rédacteurs chargés des diverses critiques son petit lot de recommandations, si minime que soit chaque lopin le total pourra être fort, et la plume de la rédaction pliera sous le faix, et elle criera peut-être en vain, parcequ'en définitive ce n'est pas là la grande affaire du grand journal.

Dès lors, les sucres et les cafés, les poésies et les brochures, les diézes et les tableaux, tout cela deviendra plus ou moins bon suivant les relations de parenté, de simple voisinage et peut-être même de parti. Place aux cotons belliqueux, aux paysages ultramontains et aux gammes républicaines !

Ce n'est pas que je veuille dire que tout grand journal est l'esclave de pareils procédés,

que nulle part dans la grande presse on ne comprend l'importance de la critique en toutes choses. Je ne veux pas dire non plus que tout petit journal est sûrement confit de bonne foi et parfaitement exempt de camaraderie. Mais assurément il est plus aisé à celui-ci qu'à celui-là de secouer l'obsession. D'abord il y est moins en butte, parcequ'il n'a pas le prestige du cautionnement, de l'argent officiellement constaté ; ensuite les questions d'art, d'industrie ou de commerce étant le but spécial, et non un incident secondaire pour les rédacteurs de la *Petite Presse*, ceux-ci ne peuvent céder aux suggestions étrangères sans annihiler absolument leur œuvre : D'où je conclus qu'ils résistent davantage à ces suggestions, à moins qu'ils ne soient des esprits tout-à-fait malhonnêtes, ce qui les assimilerait alors à Messieurs les politiques vendus au plus offrant et dernier enchérisseur.

Mais encore l'assimilation ne saurait-elle se faire quant aux résultats, car un grand jour

nal, qu'il soit l'œuvre d'un parti, d'une coterie ou même de la vénalité, n'en contient pas moins un faisceau toujours le même, partout, d'éléments de succès : les nouvelles de chaque jour, la coupure dans les articles du dehors, enfin la marche des événements, que chacun apprécie en détail à sa guise, chacun étant ou se croyant familiarisé avec la politique.

Dans la *Petite Presse* il n'en est pas ainsi. On recherche les articles d'art, si l'on ne se sent pas compétent, pour y trouver jusqu'à un certain point l'explication des sensations qu'on a éprouvées ; si l'on peut avoir un raisonnement à soi, pour retrouver ce raisonnement imprimé, manifesté publiquement, ou à sa place des raisonnements qui ne pourront le combattre sans le reconnaître jusqu'à un certain point.

On conçoit que l'une ou l'autre de ces satisfactions est absolument impossible si le jour-

nal ne vit dans une indépendance complète, sœur de la vérité et par conséquent tante germaine des bonnes raisons.

Aussi, nié-je qu'une feuille de critique puisse subsister en dehors de cette indépendance. Faut-il aller bien loin pour en chercher la preuve, trente-six preuves si vous voulez? Faudra-t-il donc faire cent lieues pour trouver une liste de publications qui n'ont pu vivre et dont la plupart ne sont pas mortes faute de talent, et cela pendant que telle ou telle autre croissait peu à peu, accaparant peut-être lecteurs et rédacteurs ?

Quelles sont les feuilles mortes ou tellement amoindries que cela fait peine à voir quand on songe au passé ? Précisément celles qu'on a su et vu se v....ouer à de grandes administrations privées, et aux intérêts non moins privés de Messieurs les abonnés.....du journal. Oh! pour ces feuilles, cependant, le sentier était bordé

de roses ; elles avaient mieux que la vente publique, elles avaient presque la vente forcée ; il leur arrivait bien de temps en temps quelque algarade d'un abonné qui n'en avait pas pour son argent, mais d'habitude on leur savait gré d'avoir pris pour épigraphe, au lieu des boutades de FIGARO, ces vers aimables de M. Scribe :

Ne jamais voir
Le monde en noir,
Trouver tout bien,
Ne blâmer rien,
C'est le système
Que j'aime,
D'être bien
C'est le moyen.

Et pourtant celles qui ne sont pas mortes sont bien malades ; et pourtant ce sont les autres, celles qui croient qu'en toutes choses la vérité a besoin d'être recherchée et publiée, celles qui ont préféré leur indépendance à de

bonnes conditions matérielles d'écoulement, celles qui ont le plus longtemps possible rejeté même l'*abonnement* comme pouvant ressembler à du *chantage*, celles enfin que le malheur a frappées au défaut même que ce désintéressement faisait à leur cuirasse, — ce sont celles-là qui vivent de longues années, et qui se portent bien encore malgré les plus rudes atteintes.

Qu'en conclure? — Que la *Petite Presse* n'a de valeur, de portée, de pouvoir de servir ou de nuire, d'existence effective enfin, que si elle est honorable et libre, et reconnue pour telle.

Ce n'est pas seulement de lecteurs qu'elle manque dès qu'elle n'est plus libre ; dès lors elle manque aussi de rédacteurs. Or, vous êtes vous jamais demandé ce qu'il faut de *copie*, lors même qu'il n'est qu'hebdomadaire, à un journal tel que *La Lorgnette*, par exemple? Ici l'on n'a pas la ressource de jouer des ciseaux bien plus que de la plume. Les télégrammes, les no-

tes du *Moniteur*, les extraits des journaux de Paris, les séances de tous les conseils et de toutes les chambres françaises ou étrangères, les affaires judiciaires et même les faits divers, bien souvent les annonces, tout cela échappe au petit journal.

Cependant il n'a pas des mille et des cent à donner à la rédaction. De qui donc celle-ci est-elle composée ? De fruitsecs et de tout jeunes gens, n'est-ce pas ? Eh ! mon Dieu, c'est possible ; mais ce n'est pas une expression bien déshonorante, allez, que celle de *fruitsec littéraire*. On peut, après un certain temps d'illusions, ne pas se sentir assez de génie pour vaincre tous les obstacles qu'accumule l'intrigue devant les manifestations de la pensée, et cependant ne manquer absolument ni de savoir, ni d'intelligence. On peut aussi ne s'être senti ni les coudes assez forts, ni l'épine dorsale assez flexible pour attendre de l'intrigue un succès au milieu de la cohue actuelle, et pour-

tant n'être point dévoré de ce fiel, de ce dépit à la réussite d'autrui, qui est l'attribut généralement prêté par la rumeur publique à ce qu'elle nomme un fruitsec. On peut enfin n'avoir jamais poussé la naïveté des illusions jusqu'à se jeter sans réserves dans cette cohue, on peut s'être fait une profession en dehors des lettres ou des arts, et cependant aimer ceux-ci, les cultiver, s'y entendre davantage que le commun des martyrs, leur continuer une passion assez forte pour éprouver le besoin d'en parler publiquement, de faire partager à des inconnus les impressions qu'on a ressenties, parfois d'expliquer leurs propres impressions à des lecteurs étrangers à l'art, voire même d'influer sur ces impressions.

N'est pas *fruitsec* qui veut. *Qui veut* aussi n'est pas *un tout jeune homme*. Que de gens jaloux de ce titre, qui le citent avec dédain ! La jeunesse, Bazile, vous ne savez plus ce que vous dédaignez. Rajeunissez, rajeunissez, si

vous pouvez, et je suis sûr que vous y gagnerez toujours sous le rapport de la droiture et des bons sentiments.

C'est sans doute une excellente chose que l'expérience, telle que je viens de l'esquisser plus haut; mais n'est-ce rien que l'indignation chaude, l'irréflexion généreuse, l'enthousiasme facile pour ce qui est bon et beau, la colère impatiente contre tout ce qui est laid et mauvais ?

Croyez-vous cependant que ces *fruitsecs* et ces *tout jeunes gens* qui donnent leur plume, iraient se grouper autour d'un homme qui vendrait la sienne ? Jamais ! aussi le petit journal est-il une république où le rédacteur en chef régne médiocrement et ne gouverne guère, si bien que quelquefois il peut ne pas gouverner assez. Là est sans doute l'écueil de la *Petite Presse*. Mais si cette indépendance, qui va jusqu'à l'indiscipline, est un danger pour le

petit journal, s'ensuit-il qu'elle ait ou puisse avoir de grands inconvénients pour M. Pierre ou Mme Paul, ou pour les administrations privées qui ont le petit journal en horreur ?

Si nous nommions ici ses plus ardents adversaires, nous ferions bien vite, en sa faveur, d'une simple liste un éloquent plaidoyer.

Mais c'est une cause générale que nous défendons et nous ne pouvons conclure si promptement.

## II.

### *Quels sont les torts de la Petite Presse envers la grande?*

Quels sont les torts des petits journaux envers leurs grands confrères, envers les artistes et particulièrement la république dramatico-lyrique, finalement envers les gens du monde ?

Telles sont les questions délicates que nous nous proposons d'examiner successivement et très succintement. Commençons par prendre à partie les feuilles du grand format.

— Quoi ! s'écrie-t-on, nierez-vous les attaques incessantes dont celles-ci sont l'objet de votre part ?

— Non certes pas ! Mais quelles sont ces at-

taques ? Avons-nous jamais diffâmé les très illustres rédacteurs de ces grands carrés de papier ?

Nous aurions peut-être dû nous borner toujours à relever leurs excentricités de langage, à reproduire des phrases construites par des maçons et qui ne sont pas plus solides pour cela : les *Océan dans la Manche*, le *Truisme* et autres agréments géographiques et critiques nous fournissaient, il est trop vrai, une moisson suffisante.

Mais si nous sommes allés souvent jusqu'à parler des petits ridicules personnels, d'une casquette joviale, de sous-pieds innocents, voire même de nez qu'on croirait de faux nez (ce dont la nature seule est coupable), est-ce là un crime irrémissible? Que diable! aussi c'est exaspérant d'avoir de grands voisins comme il s'en trouve en plus d'un département. Choisissons le nôtre pour type.

Il existe à Bordeaux de très grandes feuilles qui rapportent beaucoup d'argent et pourraient rapporter quelque honneur.

Le Gouvernement est-il en mesure d'en attendre tous les services qu'elles lui doivent bien ? Ceci n'est pas trop notre affaire. Mais le public lui-même, les bordelais.... voyons. Quand un étranger passe ici et qu'il se poisse à la *glu* du style de M. Martineau (Philadelphe) à tous les étages du plus opulent de nos journaux, comment voulez-vous qu'il sorte du lyrisme de ce monsieur, si ce n'est par cette exclamation : « Si c'est comme ça qu'on écrit pour le public, à Bordeaux, comment diable écrivent donc ceux qui ne paperassent qu'en famille ! ! »

Il est vrai qu'il y a le revers de la médaille. Il y a l'*Indicateur*, il y a le *Mémorial*, il y a.... Mais enfin puisque le public bordelais, malgré son amour propre, se contente de rire tout le

premier de ces mésaventures, passons outre.

N'insistons pas sur ce que ces messieurs placés, par l'importance de leurs feuilles, au premier rang des écrivains de la province, déversent de ridicule sur tous leurs confrères grands ou petits, maigres ou gras, non sans éclaboussures pour le public. Encore une fois passons. Ce sujet est si triste!

Mais enfin si, à défaut d'intérêts plus graves encore, vous n'êtes émus ni par l'intérêt de la dignité des lettres, ni par la permanence d'un ridicule local, ni par l'humiliation des écrivains qui vivent plus ou moins bien, soyez-le du moins par les souffrances des écrivains qui ne vivent pas ou guère!

Que de jeunes gens (sans compter ceux qui ne sont plus jeunes) dont le savoir et le style sont à la hauteur du grand journalisme et des services qu'il doit rendre, et qui, cependant,

végètent dans une misère affreuse, pour avoir pris la mauvaise habitude de se mêler des affaires d'autrui et non des leurs, — ce qui constitue pourtant toute la mission de tous les journalistes, quelle que soit leur taille, et même celle de tous les hommes de plume, ou de pinceau, ou de crayon, de tous les hommes enfin qui vivent par la pensée et dans l'observation !

Hélas ! la pensée peut remplir le cerveau sans remplir l'estomac, et *vice versa*. Quant à l'observation, l'auberge où elle conduit doit avoir pour enseigne : A LA BELLE ÉTOILE.

Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement ! Je ne sais si, comme l'affirment les grandissimes critiques de toutes les capitales et de tous les chefs-lieux, la profusion des lumières à notre époque est la cause dominante de l'encombrement des professions libérales. J'ai regardé par-là de bien des côtés, et sur

une multitude de points, même à des sommets, j'ai aperçu pas mal de ganaches.

Il faudrait d'abord balayer cela, avant de soutenir qu'il y a surabondance de sujets d'élite. Quand cette surabondance existerait ! Voila-t-il pas une belle raison pour obstruer les voies de la publicité avec des décombres aussi énormes, et aussi lourds que ceux plus haut *indiqués !*

Ce n'est pas nous qui voudrions attenter jamais à la propriété de personne. Nous laissons cela à d'autres. Que Messieurs tels ou tels, si absurdes et si connus qu'il n'est même pas besoin de dresser le *Mémorial* de leurs noms, conservent donc la propriété de ces immenses feuilles que le public subit, mais qu'en bonne conscience il ne saurait admirer, et que des circonstances indépendantes de la rédaction l'obligent à tolérer.

Mais s'ils conservent cette propriété, du moins qu'ils en abandonnent la rédaction. Nous n'avons garde d'attaquer l'honorabilité de ces graves personnages : Presque tous sont honorables. Seulement nous constatons leur nullité comme un phénomène si généralement reconnu et si désagréable, qu'on s'étonne à bon droit de le voir se manifester toujours — quotidiennement ! ! !

Que ces grands organes de la publicité, qui sont d'excellentes spéculations, fassent quelques sacrifices, bien légers eu égard à leurs profits, et qu'ils fassent à des hommes capables une position qui est le droit du talent. Nous promettons d'avoir pour ces hommes à leur place, autant de considération que nous en montrons peu pour les autres, les usurpateurs de la publicité, des parodies de journalistes.

Et non seulement nous reconnaîtrons avec plaisir, avec bonheur ces talents nouveaux ve-

nus, mais encore laisserons nous en paix, dans l'obscurité dont ils n'auraient jamais dû sortir, les *honnêtes médiocrités* (qu'on dise que je ne suis pas poli!) qui se seront enfin décidées, comme on dit, à briser leurs plumes, — la plume de dindon de M. Prud'homme et la plume de perroquet de Jocrisse.

## III.

*Quels sont les torts de la Petite Presse envers les artistes en général et les gens de théâtre en particulier.*

La *Petite Presse* vit d'ordinaire en assez bonne intelligence avec les dessinateurs et les musiciens : Toujours à court de moyens de publicité, ils lui savent généralement gré de celle qui leur est ainsi offerte avec empressement.

Il n'en est pas de même des artistes scéniques. En possession d'établissements où la foule a pris l'habitude de se porter peu ou prou, à des époques déterminées, ils trouvent des moyens de publicité suffisants dans l'affiche aux mille couleurs, et dans ces réclames de la *chronique locale* des grandes feuilles,

réclames qui sont aussi aux mille *couleurs :*

« Vu l'affluence des spectateurs pour la re-
» prise de la FAVORITE, les bureaux de loca-
» tion seront ouverts dès sept heures du ma-
» tin. »

Ou bien :

« Les personnes ayant retenu des places
» pour la quatrième représentation de *Martha*,
» qui aura lieu demain, sont priées de faire
» retirer les coupons avant trois heures,
» faute de quoi l'administration en dispose-
» rait. »

Ou encore :

« A la demande générale, le CORSAIRE ; on
» commencera par BONSOIR MONSIEUR PAN-
» TALON. »

D'un autre côté, ni le peintre, ni même l'artiste de concert n'ont, au même degré que l'acteur, cette susceptibilité ombrageuse qui rend à celui-ci toute critique insupportable. Cela se conçoit : le musicien n'est ni aussi souvent, ni aussi personnellement en face de son public ; quant au peintre, le public peut ne connaître de lui que ses tableaux.

Mais l'acteur ! C'est son corps qui est son instrument, et l'on pourrait dire qu'il se livre pieds et poings liés aux spectateurs, n'était l'abus ordinaire du geste dont MM. les comédiens se rendent coupables, abus qui ferait paraître la métaphore un peu risquée.

Loin de nous la pensée de vouloir rabaisser la profession du théâtre. L'art de Molière et de Talma, de Reignier et de Ligier, de Nourrit et de Duprez, de la Malibran et de la Sontag n'a pas besoin de défenseurs. Nous ne voulons que signaler ici un inconvénient grave

et incessant, dans lequel nous voyons la cause et l'excuse de certaines irritabilités.

Or, si l'acteur voit avec peine l'éloge trop faible ou la critique trop vive, selon lui, se glisser dans les journaux que vous n'apportez ordinairement pas au théâtre, que sera-ce donc quand il s'entendra dire par les feuilles de la *Petite Presse* ce qu'il appelle, sans s'apercevoir qu'il récite JOCRISSE, *la vérité dans son costume inconvenant!*

Ces feuilles ! Mais quand l'acteur est en scène, il les voit dans la salle ! A gauche, à droite, au fond du parterre, aux stalles, aux premières galeries, aux deuxièmes galeries, aux troisièmes galeries, au paradis même, partout, dans toutes les mains, il voit ces misérables carrés de papier où il est dit qu'un ténor doit savoir chanter, qu'une jeune première chanteuse doit avoir moins de quarante ans, que les rôles devraient toujours être sus,

qu'il faut respecter les œuvres des grands-maitres, le public, etc., etc..... Ils disent tant de fadaises, les petits journaux !

La *Petite Presse* ne doit donc pas être étonnée du peu de faveur dont elle jouit dans les coulisses. Elle ne l'est pas. Mais si des coulisses nous passons au cabinet directorial, c'est bien une autre affaire. Sans doute, si le directeur est intelligent, comme il est de son intérêt que ses artistes apportent à toutes choses tout le soin possible, il sera enchanté que la crainte de la critique vienne se joindre à la crainte des amendes.

Mais, hélas ! tous les directeurs ne sont pas intelligents, tant s'en faut, et il y en a qui ne comprennent pas plus l'utilité d'une critique franche, que la nécessité d'une administration soigneuse. Ceux-là partagent avec leurs artistes le poids d'une censure justement obstinée;

comment ne partageraient-ils pas un injuste courroux ?

Pour les directeurs, il est vrai, la question de susceptibilité, telle que nous l'avons posée, n'est pas la même que pour les acteurs, mais la question d'intérêt la remplace avantageusement, et tout administrateur théâtral est convaincu, s'il fait de mauvaises recettes, que c'est la faute des misérables petites feuilles qui réclament de la voix pour les chanteurs, et des dents pour les amoureux. Sans les petites feuilles, le public ne s'apercevrait nullement de lacunes aussi légères.

Mais si les directeurs intelligents, car enfin il y en a, comprennent l'utilité des journaux qui les aident à faire la police de leur scène, et qui les avertissent quand des abus se produisent, les artistes intelligents, et ils sont en majorité sans doute, ne comprendront-ils jamais que la *Petite Presse* est leur défense la plus

sûre contre les abus de pouvoir des directeurs?

Si, par exemple, quelque farceur d'ut-de-poitrine, un jour de saint Pancrace ou de saint Polycarpe, s'avise de manifester au directeur Polycarpe ou Pancrace beaucoup de satisfaction, lors même que la caisse serait vide, et aussi le ventre des trois quarts de la troupe, qui osera rire tout haut de cette sinistre parade ? Sera-ce le petit artiste ? Non, il apportera son écot à la manifestation, car il a besoin de sa place, si mauvaise qu'elle soit, et il ne veut pas courir la chance d'un déplacement. Sera-ce la grande presse ? Non, car elle a des convenances à garder, et ces petits cancans ne la regardent pas : elle fera *écho*, elle aussi, à la sérénade, se bornant tout au plus à relater le fait sans trop de phrases, s'il lui paraît absolument anormal et absurde. Qui sera-ce donc? Hé! la *Petite Presse*, vraiment, qui n'en rougit point, au contraire, attendu que ce n'est pas à elle de rougir.

Nous avons cité cet exemple-là comme nous en aurions cité une foule d'autres, d'imagination peut-être, de mémoire peut-être aussi, qui sait ? Il s'est peut-être passé des choses semblables en Cochinchine ou au Mississipi.

— Mais, me direz-vous, pourquoi la Petite Presse s'écarte-t-elle parfois des appréciations de talent pour tomber dans des allusions personnelles? Des femmes, de faibles femmes, ont-elles-mêmes quelquefois essuyé de cruels sarcasmes ? — Je répondrai que, comme vous, je blâme et déplore cette tendance. Cependant, convenez que les femmes sont bienheureuses d'être faibles dans certains cas.

Ainsi, supposons une de ces femmes que... qui... Malgré sa faiblesse, il se peut qu'elle possède à un haut degré le don de l'intrigue et la monomanie de la domination, et, parce que cette dame sera faible, elle pourra bouleverser tout un théâtre, s'emparer des bons rôles qu'elle

rendra mauvais, faire tomber par là les bonnes pièces, faire fuir les bons acteurs, ruiner, en conséquence, tout ce qui l'entoure, et cela sans qu'on ait le droit de lui reprocher de temps à autre la cent milième partie du mal qu'elle fait tous les jours ! — Avouez que c'est désobligeant, et que si un pareil brouillon venait à s'implanter dans quelqu'un de ces théâtres où les artistes peuvent rester longtemps, peut-être ne serait-on pas trop coupable de chercher à lui donner l'idée d'un déménagement.

Ici encore j'ai pris l'exemple dans le tas ; je n'ai pas la prétention d'écrire un traité de ce qui se passe derrière le rideau ; il me suffit de pouvoir affirmer que de pareils cas se sont présentés : c'est même ainsi que de faibles femmes ont été persécutées, au moyen-âge, par des polissons de journalistes.

Maintenant, revenant à la question de criti-

que, vous m'objecterez peut-être que les articles de la *Petite Presse*, qui viennent sous les yeux des spectateurs jusques dans la salle, ne sont pas infaillibles. On sait cela, et de reste! Mais si ces articles sont pleins d'observations fausses, il me semble que le public s'en apercevra bientôt, et alors le journal recevra ce qu'il a cru donner de blâme. Ceci n'est pas discutable : c'est l'évidence.

Ainsi, M. Faure n'est point ruiné pour avoir été traité de chanteur médiocre dans le *Midi Artiste*, un journal habituellement mieux inspiré. De même, il a été difficile à d'autres feuilles de faire passer M. Mathieu pour un professeur de déclamatiou et un foyer de sentiment.

Me parlerez-vous enfin de ces feuilles qui font le chantage, au théâtre, sur une échelle incroyable? Dans aucune autre profession, je crois, on ne se laisse exploiter ainsi.

Il existe des journaux assez grands de format, bien petits de métier, pour lesquels tous les abonnés sont des hommes de génie : gare à qui ne s'abonne pas ! En vertu du système des compensations, on lui retire tout le mérite dont on gratifie les gens de la bonne liste. Mais pourquoi les acteurs soutiennent-ils ces feuilles ? Trompent-elles donc quelqu'un ? Absolument personne. Tout ce qui vit de théâtre connaît cette demi-douzaine de journaux, que nous n'avons pas même besoin d'indiquer pour qu'ils soient aussitôt nommés.

En soudoyant cette presse tout à part, on n'obéit point à la crainte d'être blâmé, mais bien au besoin d'être loué. Suivant qu'on veut l'éloge plus ou moins beau, on prend un ou plusieurs abonnements. Mais on n'a pas seulement la ressource de se tromper soi-même.

Somme toute, que MM. les directeurs et artistes sachent faire leur devoir, et la presse,

petite ou grande, sera impuissante à leur prouver une infériorité qui n'existerait pas. Les artistes qui ont à se plaindre de leurs directeurs sont toujours assurés de pouvoir protester, par la voie de la *Petite Presse*, devant le public même des théâtres.

Les directeurs, de leur côté, trouvent toujours, par la même voie et devant ce même public spécial, une garantie sérieuse d'ordre, et un excellent moyen pour faire connaître les difficultés auxquelles ils sont en butte.

Tel est le résumé des griefs de messieurs et dames du théâtre contre la *Petite Presse*. A moins qu'on ne veuille lui faire un crime de dire que les théâtres ne font rien, quand ils ne font rien, ou qu'ils font mal, quand ils font mal, ou que les artistes secondaires souffrent de tout cela, quand ces artistes manquent de pain!...

***

## IV.

### *Quels sont les torts de la Petite Presse envers les gens du monde?*

C'est sans doute à cette question que nous attendaient la plupart de nos lecteurs. Nous avouons sans vergogne qu'elle ne nous embarrasse pas le moins du monde.

— « Eh quoi! dit-on de toutes parts, faut-il rappeler tous les évènements fâcheux qui dans ces derniers temps..... »

De grâce, arrêtez-vous! Faut-il vous remémorer aussi mille accidents arrivés de toute autre façon? Et parce qu'il peut nous tomber sur la tête des tuiles mal attachées, faut-il donc renoncer à couvrir les maisons?

En définitive, la plupart du temps, quant un homme du monde élève la voix contre un petit journal qui a eu le malheur de lui déplaire, est-ce généralement sur un fait tout personnel à ce monsieur que le petit journal a pris la plume? L'intérêt du public n'y entre-t-il jamais pour rien? L'intérêt des artistes, si intimement lié à celui du public, est-il constamment étranger à l'affaire? On peut supposer bien des cas qui sont les plus usuels en pareille circonstance.

Admettons par exemple que dans une réunion de jeunes gens, quelqu'un ou quelques uns aient à se plaindre des rigueurs d'une actrice.

Si ces messieurs viennent à monter contre la réfractaire une petite cabale, est-ce un si grand crime, pour les journaux de théâtre, que de rechercher la cause de cette chevaleresque trahison et de la dénoncer au public?

Est-il bien certain qu'alors le journaliste ne s'occupe que des affaires de ces dames ou de ces messieurs? Le public n'a-t-il pas quelque intérêt à connaître ces intrigues de coulisses, comme il a le droit de s'opposer à leur effet?

Admettons encore qu'il existe de par le monde des *Mécènes* ombrageux, ne jugeant les artistes que sur la quantité des courbettes dont ils sont capables, et toujours disposés à prendre des angles obtus pour des virtuoses.

Le journal qui s'occupe de beaux arts n'a-t-il pas le droit d'éclairer là-dessus la partie du public qui fait une position à ces *Mécènes*, lesquels, ordinairement, ne sont généreux que sur les fonds de tout le monde?

Ah! s'il se trouve par là quelque *Mécène* intelligent et d'un esprit irréprochable de générosité, il ne jugera certainement pas mauvais que le journal le plus microscopique lui

décerne des éloges; preuve évidente qu'à l'occasion ce journal pourrait le blâmer sans sortir des convenances.

Nous ne savons si l'on tiendra absolument à voir ici des personnalités. Dans ce temps-ci l'on en voit partout. Nous affirmerons que nous n'en avons voulu faire aucune. Sur ce terrain là, moins que sur tout autre encore, il ne faut éveiller des souvenirs qui ont vieilli vîte. Nous avons pris des faits très généraux, des suppositions qui sont des réalités, non pas ici, en ce moment, mais partout, si souvent, qu'on pourrait dire presque toujours.

Que Messieurs les jeunes lions et les vieux polissons nous croient : quand ils cesseront de penser que les villes subventionnent les théâtres pour leur offrir un choix agréable de maîtresses, et que M^me^ Paul doit être réengagée si elle est aimable à souper, ou M^lle^ Pauline évincée si elle vit maussadement en famille,

— quand MM. de la fashion cesseront de penser cela, ils ne seront plus aussi exposés à trouver dans les colonnes de la *Petite Presse* leurs portraits, peu intéressants en eux mêmes.

En thèse générale, qu'il se montre pour rien ou pour de l'argent, tout homme qui se produit en public appartient à la publicité.

Vous affichez vos opinions aux loges les plus apparentes d'un théâtre, ou bien en pérorant dans une exposition, avec une de ces *demi-voix* dont les traitres de mélodramme ont seuls droit d'abuser, ou encore dans des jurys, dans des rapports, dans des commissions de sociétés artistiques, souffrez que le public, de qui vous avez tenu à être vus et entendus, vous réponde par la voie des journaux qui ont toujours passé pour ses représentants, jusqu'à un certain point, à défaut de possibilité d'une représentation plus complète.

Maintenant, qu'un journal se rapetisse infiniment quand il entretient le public du bal de Mme la Baronne, ou de l'exquise courtoisie de M. le Financier chez qui l'on dine, ceci me paraît évident, soit qu'on dise du bien ou du mal du glacier de la baronne ou du cuisinier de l'agent de change. Il faudrait laisser cela au journal des coiffeurs — et au *Gourmet*.

Pourtant le *Constitutionnel* n'a pas cessé d'appartenir à la très grande presse, parce qu'il entretient chaque jour ses lecteurs de circonstances bien moins importantes, et pas toujours vraies, connues sous le nom de *canards* et communes aux *Débats*, au *Siècle*, à la *Patrie*, voire même à l'*Indicateur Bordelais* et au *Mémorial* du même cru.

Tous les grands journaux de France ont publié naguère quatorze lignes, sur un homme qui aurait pu souffrir énormément de la faim,

si on ne lui eut donné à manger. Vous en lirez demain trente-six sur les angoisses d'un bourgeois, a qui l'on aura filouté son porte-monnaie, enrichi seulement de deux pièces de dix sous, mais qui lui rappelait de bien doux souvenirs, car il l'avait acheté 0, 75 c. à un colporteur, histoire de faire l'aumône...Vous lirez plus tard une colonne entière, sur la façon dont ce bourgeois a recouvré le produit de sa bonne action, grâce à

Ces mortels dont l'état gage la vigilance.

. . . . . .

Sincèrement, les journaux de toute espèce en se couvrant de ce ridicule, ne font guère de mal qu'à eux-mêmes. Si cependant vous pensez, comme moi, qu'ils n'ont pas le droit de dire ce qui se passe chez vous, comme ils auraient eu celui d'ébruiter la lutte sanglante de deux dogues au coin de la place voisine, alors je vous prierai de ne pas inviter des journalistes tout exprès pour qu'ils publient la grâce

de vos quadrilles, et la suavité de vos potages.

Je suppose qu'on me dise : Cet homme n'a cherché en rien la publicité; il n'a rien fait en public, ni qui intéressât le public; s'il a commis des fautes de français, il les a mises dans des lettres à sa famille; s'il a exprimé des opinions stupides sur le compte de la chanteuse légère ou du jeune premier, il n'a voulu du moins les imposer à personne; s'il a admiré les tableaux de M. G... (j'allais citer un nom propre!) c'est en petit comité qu'il les a loués; si enfin il a fusillé ses amis dans un diner digne d'être chanté par Boileau, du moins ne l'a-t-il point fait pour que son cordon bleu passât à la postérité par une vulgaire ficelle, ni pour être nommé membre d'une société savante...

Je réponds : « Cet homme est en droit d'exiger qu'on le laisse en paix, lui, ses oreilles, ses yeux, son jugement et sa cuisinière...

Mais quel est l'homme aussi inoffensif, qu'un journaliste ira jamais désigner personnellement? Quel est l'honnête épicier à qui la *Petite Presse* ait reproché de ne se point connaître en musique, ou de confondre les Termopyles avec la fin d'une lutte au cirque? Quel garçon apothicaire a jamais été nommé dans une feuille publique, pour avoir écrit à sa blonde et jeune fiancée qu'il venait de voir jouer une superbe pièce de Racine : *La Mâratre*?

Quel peintre d'attributs a jamais été pris à partie pour avoir contemplé avec satisfaction des vaches plus grosses que leurs étables, dans les tableaux de M. de G...? (j'allais encore citer un nom propre!)

Pourquoi diantre un journaliste occuperait-il le public d'un homme dont le public n'aurait en rien à s'occuper? Cela n'a jamais eu lieu.

Convenons qu'assez généralement, quant un

petit journal (passez-moi le mot) *embête* un particulier, c'est que ce particulier (passez moi encore le mot) embête le public.

C'est clair! si l'on a de la naissance, ou une position, ou de la fortune, ou du crédit, de beaux habits ou des habits excentriques, une figure agréable ou une boule singulière, on veut tirer parti de tous ces avantages ailleurs que dans le silence et l'ombre; on veut être quelque chose, quelque chose d'appréciable, et si l'on est apprécié avec force louanges à la clef, tout va bien; mais on n'entend pas que le premier venu, qui n'est ni noble ni docteur, ni riche ni endetté, ni bien habillé ni mal habillé, ni joli garçon ni agréablement laid, vienne suppléer à tout cela en s'armant d'un petit journal, d'un misérable petit journal qui n'a seulement pas de cautionnement, qui n'enregistre pas les décès des chiens empoisonnés par les boulettes municipales, qui n'a pas le droit de faire paraître une complainte sur la conjuration

des Turcs, mais qui n'en a pas moins une publicité réelle, le faquin! et d'autant plus réelle, qu'elle est davantage consacrée à consoler et à venger le public des prétentions qui l'ennuient; quand elles ne vont pas jusqu'à l'insulter et à lui nuire.

Comment voulez-vous que les marquis de l'outrecuidance agréent ceux qui les voient sans parti-pris d'admiration, sur le piédestal où ils se sont placés?

Pour notre compte, nous ne l'espérons pas, nous ne le demanderons point. Mais nous voulons du moins croire que le public ne se met pas avec eux contre nous, avec les princes de l'orgueil contre les défenseurs du droit de tous et de chacun.

## V.

Nous disions en commençant que le meilleur plaidoyer en faveur de la *Petite Presse* serait une liste de ses ennemis.

Sans faire cette liste nominative, sans même chercher à faire les portraits des ennemis de la *Petite Presse,* qui posent chaque jour devant notre public — ce qui serait d'autant moins logique qu'ici nous débattons une question générale, non une question particulière, — nous pouvons tracer quelques types des plus ardents adversaires de la presse satirique.

Voyez ce Mondor, dont la fortune a pris sa source dans une rapine ignoble : il roule équipage et brigue les honneurs; une foule empressée lui prodigue ses hommages; les hommes soi-disant sérieux l'entourent de flatteries dont il est d'autant plus friand qu'il sait moins

les mériter, et qu'il craint davantage de les voir échapper; tous les hommes qui en même temps croient être quelque chose et pas assez, se disputent les faveurs de Mondor, car, après tout, Mondor est un personnage, et par son influence on peut obtenir ceci ou cela.

S'il se trouve de par le monde un homme que cette comédie indigne, et qui ne craigne pas de la mettre en scène, entendez-vous d'ici clabauder non pas Mondor, il s'en garderait bien, mais tous les courtisans qui ont le contraire de ce courage, lequel pourtant devrait être vulgaire !

Mondor, et surtout sa cour, quels ennemis des histrions de la *Petite Presse!!!*

Tout près de là, regardez Zoïle avide de compliments que son style emphatique n'obtiendra jamais; il se rejette sur un *posage* quelconque, et à qui veut l'entendre, il crie

qu'il est vertueux, que sa pudeur s'épouvante des œuvres du siècle, que sa moralité se révolte en face de l'art contemporain, c'est-à-dire que les bonnes dévotes lui doivent une compensation au dédain des gens de goût.

Zoïle et tous les lecteurs qui se laissent prendre à ses fanfaronnades de vertu, ennemis des débauchés de la *Petite Presse.*

Voyez un peu plus loin ce personnage douteux, dont tout le monde s'èloigne, pour qui il semble que certaines distinctions ordinairement honorables aient complètement changé de signification. Celui-là, dont on connaît trop les vices, ne daigne pas simuler la vertu, mais il voudrait simuler le talent, et il prendra peut-être des talents à loyer pour lui prêter leur éclat.

Si quelque mauvais plaisant révèle cet état de choses anormales et coupable, comme cela

doit arriver, quelle haine en ce cœur de crapaud contre les mauvaises langues de la *Petite Presse!*

Là-bas c'est un jeune homme à qui l'imagination ne faisait pas défaut, et qui pouvait oser dans des livres nouveaux des idées nouvelles; mais il a préféré les applaudissements assurés d'une coterie à ceux plus difficiles d'un vrai public, c'est-à-dire de tout le monde; il a, dès lors, donné dans tous les préjugés, dans toutes les faiblesses, dans toutes les idées reçues, dans toutes les convenances caduques de la coterie rémunératrice.

Qu'un critique, bienveillant au fond, lui demande un jour ce qu'il fait de sa jeunesse, et vous verrez comme cet homme traitera les *aboyeurs* de la *Petite Presse.*

Voici encore un de ces chevaliers d'aventures qui viennent on ne sait d'où, à cheval sur

je ne sais quelles protections, et qui maintiennent leur incapacité certaine avec leur moralité douteuse, dans des positions où la délicatesse ni le talent ne devraient être suspectés, et cela au milieu de protestations tellement générales, que personne n'y comprend plus rien.

Osez, même avec toutes sortes de ménagements, vous faire l'écho de ces protestations, et vous sentirez de quel poids peut être la colère de ce chevalier contre les Don-Quichotte de la *Petite Presse*

Et ces beaux Messieurs qui se croient les héritiers d'Apollon, non seulement par la beauté, mais encore par la puissance intellectuelle, voulez-vous leur faire entendre que le public ne doit pas payer les frais de leurs caprices ?

Et ces dames du demi-monde, dont le plus grand mérite est de recevoir avec grâce les

mouchoirs à la vanille que leur jettent ces Messieurs, tenterez-vous de leur persuader qu'elles font un mauvais usage de leur puissance mal acquise, en s'ingéniant sans cesse à immoler de graves intérêts à leurs petites rancunes, ou à leurs propres intérêts fort mal entendus ?

Oh ! alors, insulteurs publics, truands et turlupins de la *Petite Presse*, préparez-vous à être traités comme vous le méritez. Quel dommage, vilains, que nous ne soyons plus au moyen-âge, où l'on vous eût pendus haut et court !

Tout cela se conçoit fort bien : Mondor, Zoïle, Turcaret, et vous l'enfant chéri des vieilles dames et des vieilles gazettes, et vous Robert-Macaire, et vous Richelieu du Pince-Nez, et vous Pompadour au cachet, haïssez, haïssez, votre haine ne saurait ni nous étonner, ni nous affliger.

Mais est-il vrai, et serait-il compréhensible, que ce magistrat tout de noir habillé, homme intègre et modeste, méprisant partout le vice et soigneux de ses relations dans le monde; serait-il vrai que cet homme de sens et de droiture, lorsqu'il voit un petit journal, au lieu de dire tout simplement : « Ces choses-là sont trop légères pour moi, » dise sans savoir pourquoi, par l'effet d'un vague souvenir de ce qu'il a entendu répéter à des voix intéressées : « Ces petits journaux sont de grands coupables? »

Est-il vrai que tel homme d'honneur, sincèrement inquiet du bien public, et qui ne peut voir sans un regret tout au moins certains scandales, blâme les protestations dont par voie indirecte la *Petite Presse,* courageusement parfois, se hasarde à être l'organe?

Et vous, lecteurs, qui dans le monde ou dans la rue, au cercle ou au café, au théâtre

ou sur les promenades, faites sur les insolences et les véritables immoralités du jour tant et de si durs cancans, pouvez-vous nous en vouloir de mettre à leur adresse vos propos à vous-mêmes, à votre voisin aussi, à tout le monde, propos perdus qui sont pourtant la juste manifestation de plaintes logiques et d'indignations motivées?

Y aurait-il donc entre vous et nous toute la différence qui existe entre le juge et le bourreau?

Toute la question est là, n'ayant voulu que la poser, je laisse maintenant à votre conscience et à votre intelligence le soin de la résoudre.

---

DUE ON THE LAST DA
BELOW

911206

Z657
L6

La liberté de la presse.

SEP 18 1939 SEP 8 '39

911206

Z657
L6

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY